

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Vues pittoresques des chateaux, monumens et sites remarquables de l'Alsace

Rothmüller, Jacques

Colmar, [1839]

Châteaux de Landeck et de Gutenberg

[urn:nbn:de:bsz:31-265342](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-265342)

Châteaux

de Landeck et de Gutenberg.

Les montagnes de première ligne entre Wissembourg et Landau, sont couronnées des ruines de plusieurs anciens châteaux. Gutenberg, situé à une lieue au nord de Wissembourg, appartenait, au douzième siècle, à une famille qui en portait le nom; engagé par la suite aux comtes de Linange et à la maison palatine, ce château finit par être possédé en entier par les ducs de Deux-Ponts.

A deux lieues plus au nord, les ruines imposantes de Landeck dominant au loin le pays; ce château appartenait anciennement à l'abbaye de Clingmunster, établie au pied de la montagne dont il occupe le sommet. Cette abbaye, fondée par le roi Dagobert, ainsi que Wissembourg, portait d'abord le nom de *Blidenfels*. Au seizième siècle les électeurs palatins s'emparèrent de ses biens, et aujourd'hui la plupart de ses édifices sont démolis. Landeck était au quatorzième siècle inféodé aux comtes de Linange et à ceux de Deux-Ponts: les électeurs palatins en acquirent successivement la propriété entière. Le château de Madenbourg, situé à une lieue plus au nord, au-dessus du village d'Eschbach, appartenait d'abord à la même abbaye; il fut successivement tenu en fief par les Linange, les Sickingen et les nobles de Landeck: ceux-ci le vendirent à Ulric, duc de Wurtemberg, qui le revendit à l'évêque de Spire. Il fut entretenu avec soin jusqu'à la fin du seizième siècle, et l'on voit encore au-dessus d'une porte élégamment ornée, la date de 1594. Pendant la guerre de trente ans, il fut assiégé par Mansfeld, et puis occupé par les troupes françaises. La paix de Munster le rendit à l'évêque de Spire, mais en 1680 il fut dévasté par Monclan: il en subsiste des ruines très-considérables. La même dévastation atteignit aussi le château de Neucastel, qui couronnait à une lieue plus au nord, la sommité d'une haute montagne; il avait donné, dès le douzième siècle, son nom à une famille noble; engagé en 1320, par l'empire, à la maison palatine, il échut, par la suite, aux ducs de Deux-Ponts. C'est non loin de ces ruines que se trouvent celles du château de Trifels dont la notice fait partie de cette livraison.

A mesure que l'on pénètre dans les montagnes, le paysage s'embellit et s'anime par les souvenirs des temps passés; partout des ruines, partout ces archives de pierre qui disent plus hautement l'histoire et la vie des peuples que ne le font les livres et les traditions. Ici ce sont les ruines du Berbelstein qui couronnent d'énormes rochers; là, celles du château de Drachenfels (roche du Dragon), ou bien celles du vieux et du nouveau Dahn, berceau de l'ancienne famille de Thann, et enfin celles de Lindbronn. Les premières sont remarquables par les souterrains qu'elles renferment et qui forment une espèce de labyrinthe. En 1314, ce château ayant servi de retraite à des brigands, fut pris et détruit par les bourgeois de Strasbourg et de Haguenau. A la fin du même siècle, il fut engagé et donné en fief par les électeurs palatins, à l'abbaye de Wissembourg. Elle en fut dépouillée, au siècle suivant, par les mêmes princes; mais par l'intercession de l'empereur et du souverain pontife, ils furent forcés à un arrangement par lequel, pour réparer leurs torts, ils se reconnurent au contraire, en raison de la possession du château, vassaux de l'abbaye; il fut donné depuis en sous-fief à plusieurs familles nobles.

Le second château, connu sous le nom de *Drachenfels*, fut pris en 1335 par les Strasbourgeois. Neuf ans plus tard, Anselm de Drachenfels en vendit la moitié aux comtes de Deux-Ponts;

l'une et l'autre moitié parvinrent depuis aux électeurs palatins. Au commencement du seizième siècle, ce château fut possédé en commun, par vingt-quatre nobles, parmi lesquels se trouvait François de Seckingen; à sa mort Drachenfels fut, entre tous les châteaux auxquels il avait eu part, le premier contre lequel ses puissants ennemis portèrent leurs armes. Dans la suite les Durckheim prédominèrent parmi les chevaliers qui le tenaient en fief; ils firent, avec ces nobles alliés, la guerre à la ville de Landau, et la forcèrent, en 1579, à un arrangement par lequel elle s'engageait à leur payer, pendant dix ans, une redevance annuelle de cinquante florins d'or. En 1718 ce château fut inféodé aux Waldenbourg, et lors de leur extinction, arrivée en 1820, quinze mille arpents de forêts en dépendant, furent réunis au domaine de la couronne de Bavière. C'est au nord de ce château que se trouvent les ruines de Lindbronn: Schæpflin ne l'honore d'aucune mention, mais Specklin nous apprend qu'il fut démoli en 1541 par l'avocat provincial et les villes d'Alsace, pour punir les hostilités exercées contre l'évêque de Spire. Les ruines du vieux et du nouveau Dahn occupent le fond de la vallée de la Lauter, à cinq ou six lieues de Wissembourg. Ces châteaux ont, à ce qu'il paraît, varié de nom; car ils sont parfois appelés Thann ou Thannstein. Cette dénomination semble être celle qui a le plus de rapport avec leur origine, puisque leurs premiers propriétaires étaient les seigneurs de Thann.

Cette famille paraît avoir autrefois joui d'une très-grande importance. En 1440, Walther de Thann fut créé sous-avocat d'Alsace; un peu plus tard cette famille s'allia à celle des avocats de Wasselnheim. Le nouveau Thann était inféodé, en 1523, par l'évêque de Spire, à Henri de Thann; mais François Sickingen y avait part, et à sa mort ce château fut occupé par ses ennemis; cependant, au bout de quelque temps, il fut rendu à l'évêque. La famille de Thann s'est éteinte en 1603. Les ruines de ces châteaux ne sont pas les seules richesses historiques que le traité de 1815 a détaché du sol français; il en est encore beaucoup d'autres qui appartenaient à cette partie de la Bavière rhénane. Entre Lauterbourg et Rheinzabern, les traces de la voie romaine sont encore très-apparentes. Cette route laisse à droite les petites villes de Hagenbach et de Jockrine, renfermant chacune les restes d'un ancien château. La première dépendait autrefois de l'abbaye de Wissembourg; des attentats à la paix publique la firent passer, au quatorzième siècle, sous la domination des électeurs palatins. Jockrine occupe une position élevée, que déjà les Romains paraissent avoir mise à profit. L'on a déterré en ce lieu une jolie tête de Minerve en bronze, recueillie par M. Lambert; avant la révolution cette ville appartenait aux évêques de Spire. Ils possédaient également Rheinzabern dont le nom rappelle encore celui de *Taberna*, que cette ville portait du temps des Romains. On y a découvert un très-grand nombre de monuments antiques; une partie a été transportée à Lauterbourg; d'autres font aujourd'hui partie de la belle collection d'antiquités formée à Spire par M. de Stichaner, président du gouvernement de la Bavière rhénane. De beaux fragments de vases rouges, ornés de figures en relief, et des moules dans lesquels on les façonnait, ont été donnés par M. Lambert au Musée de Strasbourg.

Le nom de la petite ville de Bergzabern, située sur la route de Wissembourg à Landau, paraît dériver, comme celui de Rheinzabern, d'un établissement romain, appelé *Tabernao*. Graten a publié l'inscription d'un autel consacré au Dieu *Vogesus* (le Dieu des Vosges), qui existait autrefois dans cette ville; mais ce curieux monument s'est perdu depuis. Bergzabern appartenait aux anciens comtes de Deux-Ponts, qui obtinrent, pour cette commune, de Rodolphe de Habsbourg, les privilèges des villes. Vendu, au quatorzième siècle, aux électeurs palatins, il passa dans la suite aux ducs de Deux-Ponts, issus de ces princes.

On a prétendu dériver des mots latins *belli campus*, le nom de Billigheim, bourg situé un

peu plus loin, vers Landau. Cet effort des étymologistes ne se justifie par aucun fait positif; il est vrai que l'on trouve quelquefois dans ces environs des médailles romaines, et qu'on y a déterré un certain nombre de monnaies orientales en or, sans qu'on sache comment elles sont parvenues en ce lieu; mais les fortifications, dont ce bourg est environné, n'ont été élevées qu'au seizième siècle, par l'électeur palatin Frédéric II.

L'origine de Landau est, comme celle de la plupart des villes d'Alsace, entourée d'une grande obscurité, et son nom dont la signification native dérive de sa position géographique, n'est pas de nature à dissiper les ténèbres qui couvrent ses premiers temps.

Quelques historiens ont cru pouvoir démontrer la préexistence de Landau à la période germanique, et l'ont fait remonter jusqu'à l'ère romaine ou l'époque franque; mais leurs conjectures, toujours vagues, et qu'aucun document historique ne justifie, ne sauraient être acceptées sans hésitation, et soulèvent de nombreuses critiques. En effet, rien dans le nom de Landau, qui appartient tout entier à la langue allemande, n'indique une origine romaine; en second lieu, si Landau avait fait partie de cette ligne de défense que les Romains établirent sur la rive gauche du Rhin, nous en trouverions quelque trace dans les nombreux écrivains qui ont retracé l'histoire de la conquête des Gaules; Landau, au contraire, ne figure dans aucun document, dans aucun titre, et ce n'est qu'en 1274 qu'elle apparaît, non comme un village, mais comme ville, située dans la juridiction du comte de Linange, et dans la paroisse du village de Queichheim.

Landau reçut de Rodolphe de Habsbourg les privilèges des villes impériales. Ayant pris au quatorzième siècle le parti de Frédéric d'Autriche contre Louis de Bavière, celui-ci, pour s'en venger, l'engagea à la ville de Spire, contre laquelle elle avait exercé beaucoup d'hostilités; elle ne se racheta qu'à prix d'argent d'un siège qui devait la priver de ses murs. Bientôt un nouvel engagement la soumit à l'évêque de Spire, et elle ne fut rendue à son ancienne liberté que par Maximilien I^{er}. Prise et reprise plusieurs fois, pendant la guerre de trente ans, elle fut cédée à la France par le traité de Munster; mais elle fut évacuée par cette puissance en 1650; occupée de nouveau par Louis XIV dans sa guerre des Pays-Bas, elle reçut alors de Vauban les formidables fortifications qui l'entourent.

L'organisation politique de Landau avait beaucoup de similitude avec celui de Haguenau et de Wissembourg. Primitivement, la justice était rendue par le prévôt impérial et douze échevins. Pendant que la ville était engagée à l'évêque de Spire, celui-ci consentit, en 1361, à la demande que faisait la ville d'adjoindre aux échevins vingt-quatre conseillers à nommer par les tribus, et dont les fonctions seraient annales. Ceux-ci ne concouraient qu'à l'administration et non à la juridiction contentieuse; leur nombre fut ensuite réduit à douze, mais ils furent nommés à vie. Ce fut en 1517 que la ville acheta la place de prévôt impérial. Les échevins, de douze qu'ils étaient, se restreignirent à quatre avec le titre de bourguemestres. Entre les conseillers de ville le titre de maréchal alternait, comme à Haguenau et à Wissembourg. Les places de bourguemestres étaient à la nomination des bourguemestres restants, et celle des conseillers à la nomination du magistrat. Lorsque Louis XIV en eut fait la conquête, il créa un préteur royal dont la nomination date de 1682. La réforme pénétra dans Landau en 1523, et en 1657 y fut établie la liturgie nouvelle qui a tant d'assimilation avec celle de Strasbourg.

En parlant de Landau, il ne nous appartient pas de rechercher quelles peuvent être dans l'avenir les destinées de cette ville; mais s'il est vrai que le meilleur géographe est la nature, Landau doit un jour, en rentrant dans les limites qu'elle a tracées, faire retour à la France à laquelle d'ailleurs elle se rattache par tant de liens et par tant de sympathies.

